

## SERMON

SUR

## LES FUNESTES EFFETS

DES MAUVAIS LIVRES.

PRÊCHÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1826.

*Lingua ignis est, universitas iniquitatis... inflammat rotam  
nativitatis nostræ, inflammata à gehennâ.... inquietum ma-  
lum, plena veneno mortifero.*

La langue est un monde d'iniquité, un mal inquiet, une source de venin mortel, un feu allumé aux brasiers de l'enfer, qui dévore tout. (Jac. III, 6 et 8.)

SIRE,

Un feu s'est allumé, depuis plus d'un demi-siècle, en Europe, et menace d'embraser le monde. Ce feu prend dans les esprits et les cœurs, se répand par la parole, se communique aux nations entières, s'attache aux fondemens des états et aux racines de l'arbre social, mine les trônes et les autels, change toute la terre en un vaste volcan, et semble devoir enfin tout détruire dans un incendie universel. Est-ce de l'enfer que sont parties les premières étincelles de

cette flamme ? Oui sans doute : *Inflamata à gehennâ*. Des hommes pervers ont-ils servi d'instrumens aux puissances des ténèbres, pour la propager et étendre les ravages ? Oui encore. Les discours séditieux et corrupteurs de ces hommes, leurs déclamations impies et furieuses, ont-elles été comme les torches et les brandons, avec lesquels ils ont tout enflammé autour d'eux ? Oui : l'univers en est témoin, et eux-mêmes ils s'en vantent ; c'est leur langue qui a mis tout en feu : *Lingua ignis est*. Mais expliquons-nous, mes Frères. Si, pour produire de si terribles effets, ils n'eussent eu que la langue et la voix qu'ils avaient reçues de la nature, le mal qu'ils eussent pu faire eût été fort circonscrit, et nécessairement renfermé avec eux dans le cercle étroit d'auditeurs à qui ils auraient pu se faire entendre : il leur fallait une autre langue bien plus forte, et qui ne se fatiguât jamais ; une autre voix bien plus éclatante, et qui pût retentir en tous lieux à la fois ; une autre bouche que la leur, et qui pût être toujours ouverte pour répandre et vomir au loin les flots brûlans et sans cesse renouvelés de leurs calomnies et de leurs blasphèmes. Cette langue infatigable, mes Frères, c'est leur plume ; cette voix qui retentit partout, ce sont leurs livres ; cette bouche qui les vomit nuit et jour, comme un torrent embrasé dont elle inonde toute la terre, c'est, vous me prévenez, c'est la presse, aujourd'hui si féconde, si criminelle, si redoutable aux gouvernemens, à la religion et aux mœurs. Ainsi, pour parler en termes simples et clairs, les mauvais livres et leur circulation funeste, voilà ce feu sorti de l'abîme, qui a causé un si fatal embrasement, et presque incendié les deux hémisphères : *Lingua inflammat rotam nativitatis nostræ, inflammata à gehennâ*. Les mauvais livres multipliés presque à l'infini, traduits dans toutes les langues, répandus avec une profusion sans bornes dans toutes les contrées, remplissant toutes les bibliothèques, pénétrant dans toutes les demeures des hommes, depuis



le palais du riche et le cabinet du savant, jusqu'à la cabane du laboureur, à l'atelier de l'artisan, au réduit du pauvre; corrompant tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions, tous les peuples: voilà ce monde d'iniquité dont nous parle l'Apôtre, et qu'il nous est impossible de méconnaître: *Lingua universitas iniquitatis*. Les mauvais livres soufflant la révolte et la guerre contre le Dieu du ciel et contre toutes les puissances légitimes de la terre; troublant l'Eglise, l'état, les familles et toute la société humaine; réveillant, enflammant toutes les passions violentes et haineuses; provoquant les discordes, les guerres, le bouleversement des empires: voilà ce mal inquiet qui porte partout l'agitation et le désordre, et ne laisse plus rien de tranquille dans l'univers: *Lingua inquietum malum*. Les mauvais livres outrageant à toutes les pages la vérité et la pudeur; enseignant la science du mal et l'art odieux du mensonge; faussant tous les esprits par leurs sophismes; souillant toutes les imaginations par leurs peintures lascives; étouffant jusqu'au germe de la vertu dans les cœurs, et y semant tous les vices: voilà cette source de poisons impurs, qui répand en tous lieux l'infection et la mort: *Lingua... plena veneno mortifero*. Enfin, mes Frères, car il faut achever cet effrayant tableau: tout ce que nous voyons de maux qu'on ne saurait assez pleurer; les crimes les plus inouïs et les plus énormes, devenus des événemens ordinaires qui ne causent plus de surprise; les plus horribles catastrophes offertes en spectacle journalier à une froide curiosité, qui n'en est plus même réveillée; le génie des révolutions parcourant les deux mondes et dictant des lois au pouvoir; les bases éternelles de l'ordre, renversées; l'injustice convertie en droit, la licence nommée la règle; tout ce que les générations révèraient comme sacré, depuis six mille ans, voué à la risée et au mépris; les plus monstrueux paradoxes du libertinage et de l'impiété, passés en maximes et en doctrines, les mœurs perdues, la foi presque

éteinte, l'humanité même oubliée: voilà les fruits des mauvais livres, ce nouveau rejeton empoisonné de l'arbre de la science, qui, nous faisant comme une seconde plaie originelle, a encore une fois perverti et dégradé le genre humain: *Lingua... maculat totum corpus*. Qu'elle est profonde cette plaie, mes Frères! qu'elle est envenimée! osons la sonder aujourd'hui et découvrir à vos yeux toute la corruption qu'elle renferme. Vous frémirez d'horreur, mais du moins le mal sera connu tout entier, et l'on sera forcé de conclure qu'il faut y trouver un remède, ou périr.

Pour traiter mon sujet dans toute son étendue, il faudrait considérer les mauvais livres sous un triple rapport, et vous montrer qu'ils sont: premièrement, pour les mœurs et pour la religion, le plus dangereux des fléaux; secondement, pour l'humanité entière, un principe actif et terrible de destruction; troisièmement, pour la France en particulier, un sujet de honte et une source de calamités. Mais ce serait embrasser un dessein immense et ne pas me renfermer assez strictement peut-être dans les limites du ministère que j'exerce. Je croirai en dire assez pour l'acquit de mon devoir, et pour votre instruction, en me bornant à faire voir tout ce que les mauvais livres ont de funeste, d'abord pour les mœurs, en second lieu pour la religion; et tel sera le partage de ce discours.

Grand Dieu! en donnant à l'homme que vous avez fait une volonté libre, vous lui avez dit: « Evite le mal, et fais le bien; » c'est l'abrégé de toute votre loi. Des hommes rebelles à cette loi sainte, et ligués avec l'enfer contre vous, ont dit: Anéantissons le bien, établissons le règne du mal sur la terre. Leurs plumes audacieuses, mensongères et impures, voilà leurs armes pour vous combattre; la mienne, pour repousser leurs traits, sera votre divine et toute-puissante parole. Qu'elle soit donc sur mes lèvres, ô mon Dieu! cette parole de force et de lumière, qui a



vaincu le monde et confondu les faux sages de tous les temps, que mon esprit se taise, que votre esprit seul se fasse entendre, et qu'à sa voix, les ténèbres amassés par l'esprit d'erreur se dissipent: *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus* (1). — *Ave, Maria.*

## PREMIER POINT.

Les mauvais livres sont pour les mœurs le plus dangereux des fléaux : c'est ce que je dois prouver d'abord. Avez-vous jamais considéré, mes Frères, quel puissant corrupteur est un mauvais livre? Corrupteur, en premier lieu, séduisant et agréable, enfanté par le talent funeste de quelque maître habile dans l'art de pervertir les hommes; qui n'a rien négligé, ni pour l'orner de toutes les grâces qui charment et captivent les esprits, ni pour l'armer de tous les traits qui font dans les cœurs de profondes et mortelles blessures. Corrupteur, secondement, effronté, qui ne peut rougir, qui ne s'arrêtera pas aux limites où s'arrêterait quelquefois l'homme le plus dissolu; qui, sans rien respecter, épanchera jusqu'à la dernière goutte, dans le sein du lecteur, le venin impur dont il est rempli. Corrupteur, enfin, qu'on écoute sans honte, parce qu'on est seul avec soi-même en l'écoutant, qu'on écoute à loisir, et pendant les heures entières du jour et de la nuit, jusqu'à ce que la contagion qu'il répand ait infecté tous les sens, et gagné la substance même de l'âme.

Suivez des yeux ce jeune homme, qui vient de saisir, pour la première fois, un de ces détestables livres, de ces conseillers muets d'iniquité, dont tout est plein aujourd'hui. Voyez comme, impatient de connaître mille honteux secrets, il court s'enfermer avec ce précepteur du vice, pour recevoir sans distraction et sans témoin, les pernicieuses leçons qu'il en attend! Voyez, dès qu'il est seul, comme il s'attache et se colle sur ces feuilles corruptrices, suçante

(1) Ps. LXVII, 2.

avidement un poison mortel, qui passe aussitôt dans ses veines et pénètre jusqu'à ses entrailles; qui l'enivre, l'agite, le brûle, et le jette dans une sorte d'explicable délire! Déjà il ne se reconnaît plus lui-même. Que d'abominables fantômes sont entrés tout-à-coup dans son imagination! que de criminels désirs se sont élevés à la fois dans son cœur! que de passions d'ignominie se sont éveillées en un moment! Où est-il? que va-t-il devenir? écoutera-t-il encore la voix de la pudeur, du devoir, de la conscience, de la vertu? Son nouveau maître vient de lui apprendre, que la pudeur est une faiblesse, le devoir un vain mot, la conscience un préjugé, la vertu une chimère; que l'homme, loin de rougir, doit se glorifier de suivre les penchans de la nature; que son unique devoir est de procurer son bien-être; que son droit est de le chercher partout où il le trouve; que ce qui plaît est toujours honnête, et que le vice qui promet le bonheur, n'est plus vice, mais vertu; que telle est la doctrine de nos sages, de nos philosophes, de nos écrivains fameux, de nos grands hommes; et que toutes les maximes contraires sont reléguées parmi ces vains scrupules et ces superstitions des temps d'ignorance, dont les lumières du siècle nous ont délivrés pour toujours. O infortuné jeune homme, quelle science vous venez d'acquérir! quels biens vous venez de perdre! qui vous rendra tout ce qu'une lecture de quelques instans vient de vous ravir? Vous l'aviez commencée innocent; vous la finissez pervers. Le germe de tous les crimes vient d'être jeté dans votre sein : il se développera, et bientôt il portera ses fruits. Ces passions, dont vous éprouvez les premières révoltes, bientôt furieuses et indomptées, vous emporteront dans tous les excès, vous précipiteront dans tous les gouffres du désordre. Cette raison, déjà obscurcie, s'enfoncera bientôt dans les plus épaisses ténèbres, et embrassera, comme de sublimes vérités, tous les monstres de l'erreur. Ces doutes encore timides sur



les principes fondamentaux de la morale, se changeront en un audacieux mépris et une aversion déclarée pour toute règle des mœurs. Vous ne distinguerez plus le bien du mal, que par votre amour effréné pour le mal, et votre implacable haine pour tout bien. Vous ne mettrez de différence entre l'homme et la bête, que pour exalter la bête et ravalier l'homme, vanter le brutal instinct, décrier la sévère et importune raison. Fléau de la société, vous ne chercherez autour de vous que des proies à dévorer, que des victimes à sacrifier à vos infâmes convoitises; quand vous serez las de les satisfaire et que la satiété aura amené le dégoût, vous trouverez d'autres jouissances plus odieuses, dans le plaisir de nuire et de corrompre, d'étendre l'empire du vice et des plus funestes doctrines, de multiplier le nombre des hommes aussi dissolus, aussi pervers que vous-même : jusqu'à ce que, vous consacrant enfin sans réserve, par des vœux et d'horribles sermens, à l'œuvre d'iniquité, vous entriez dans quelque'une de ces grandes ligues, autrefois si secrètes, si connues aujourd'hui, où l'on s'associe, au nom des enfers, pour la destruction de toute morale et de toute vertu sur la terre. Voilà, mes chers Auditeurs, où conduisent les mauvais livres; voilà les conversions qu'ils opèrent, et les dévouemens qu'ils inspirent.

Calculez donc, si vous le pouvez, le ravage que doivent faire trois millions d'exécrables volumes, disséminés dans toutes les parties d'un vaste empire, et produisant à toute heure, sur des millions de lecteurs à la fois, les effets que je viens de décrire. Non, celui qui mêlerait dans l'air que nous respirons, et ferait circuler avec lui, dans nos villes et nos provinces, ces germes de corruption et de mort qui engendrent les contagions et les pestes, ne ferait pas plus efficacement mourir les corps, que cet effroyable débordement de productions impures et empoisonnées ne fait mourir les âmes, ne tue les mœurs, n'éteint chez tout un peuple ces sentimens

d'honnêteté, de probité naturelle, qui sont le principe de vie des sociétés humaines. O Dieu! il me faudrait bien plutôt des larmes et des sanglots que des paroles pour exprimer la profonde et amère douleur qui me pénètre, en voyant partout étalés, aux yeux de tous les âges et de tous les sexes, ces ouvrages cyniques et effrontés, fruit d'une dépravation sans bornes, provocateurs de tous les genres de désordres et de scandales, et dont les titres seuls, en insultant à la décence publique, semblent proclamer qu'il n'y a plus pour nous de pudeur, et qu'un grand royaume n'est plus tout entier qu'une grande école d'immoralité et de licence. Faut-il s'expliquer davantage? faut-il désigner ici et ces poèmes affreusement célèbres, qu'on croirait dictés par la luxure elle-même, que personne ne peut nommer sans rougir, et que tout le monde lit? et ces romans fameux, au front desquels leurs auteurs mêmes ont écrit, que les ouvrir seulement c'est être déjà perdu, et qui n'en sont pas moins l'ornement de toutes nos bibliothèques? et ces sacrilèges parodies de nos saintes Ecritures, où un langage divin est travesti, par le plus monstrueux attentat, en langage des esprits immondes? et ces *confessions* éhontées, où de prétendus sages, pour encourager tous les vices et s'en montrer les parfaits modèles, racontent avec complaisance les turpitudes et les infamies à peine croyables de leur vie? et ces traités *des mœurs*, qui sont la débauche mise en axiômes, et la dissolution en précepte? et ces traités *d'éducation* tout animale, où l'institution de la jeunesse est réduite tout entière au développement de l'instinct physique, et des facultés qui nous sont communes avec la brute? et ces livres tout matériels *de l'esprit*, où l'on nous apprend que le corps est tout l'homme, et que les plus sales voluptés sont pour lui l'unique et le souverain bien?... Je m'arrête de lassitude, de dégoût et de honte : et cependant ce sont là les œuvres, non de nos plumes vulgaires, mais de nos génies vantés,



des coryphées de notre philosophie, des législateurs de notre nouvelle morale, des oracles du siècle des lumières. Voilà, convenez-en, mes Frères, qui est un peu plus nuisible aux bonnes mœurs que ne le sont les examens de conscience de nos catéchismes, et les instructions de nos Pasteurs, et les cantiques sacrés qui se chantent dans nos églises. Que serait-ce si j'allais remuer la fange de tant d'autres détestables écrits, que ne cesse de multiplier et de reproduire l'infatigable activité de nos presses, qu'on vend au riche, qu'on distribue gratuitement au pauvre, qu'on jette comme un appât à l'enfance et à l'imprudente jeunesse, qu'on sème parmi le peuple, qu'on met comme forcément dans toutes les mains? Quel est donc ce zèle prodigieux de pervertir et de corrompre, qui veut à tout prix insinuer le vice dans tous les cœurs, et mettre la doctrine du crime à la portée de tous les esprits et de toutes les classes de la société? qui, tantôt sous le nom spécieux et hypocrite de *catéchisme philosophique*, enseigne au premier âge les secrets infâmes de la débauche, et tous ces odieux élémens de la science des scélérats; tantôt, sous les titres séduisans d'avis et d'instructions utiles pour les artisans ou les cultivateurs, offre à ces hommes simples un ramas d'obscénités et d'horreurs, dont la licence païenne ne peut donner aucune idée; tantôt, sous d'autres formes aussi peu suspectes, celles, par exemple, car il faut qu'on le sache, ou d'un calendrier populaire, ou d'un livre élémentaire de calcul, ou même quelquefois d'un livre de prières, cache les plus exécrables maximes de l'impiété et du libertinage, et apprend à la multitude ignorante qu'il n'y a ni Dieu, ni conscience, ni vie future, ni distinction réelle du bien et du mal, ni d'autre loi que l'intérêt, ni d'autre bonheur que le plaisir des sens, ni enfin d'autre motif pour s'abstenir des plus noirs attentats, que la crainte des bourreaux et des supplices? Voilà les leçons qui, colportées sans cesse dans les fau-

bourgs de nos villes, dans nos hameaux et nos campagnes, d'une extrémité du royaume à l'autre, sous les yeux mêmes de la puissance publique, forment une sorte d'enseignement autorisé et national, deviennent la doctrine commune de tout un peuple, et nous préparent infailliblement une génération, non plus d'hommes sans mœurs et sans foi, nous l'avons déjà dit, mais de véritables monstres. Joignez à cela la rapide et continuelle circulation de ces feuilles légères et corruptrices, que chaque jour voit éclore, et qui, portées chaque jour, comme sur les ailes des vents, de la capitale jusqu'au fond des provinces les plus reculées, ne cessent de parcourir la France entière, semant partout sur leur passage les germes empoisonnés de toutes les passions et de tous les vices. Comment être surpris, après cela, que notre siècle offre chaque jour des exemples d'une perversité jusque-là inconnue? que nos tribunaux s'effraient des causes qu'ils ont à juger, et des forfaits qu'ils ont à punir? que nos prisons regorgent d'enfans déjà consommés dans le crime, et de malheureux qui, devenus malfaiteurs par principes, s'étonnent qu'on les condamne, pour avoir pratiqué la morale de tous nos livres, et suivi les lumières que notre philosophie leur a données? Serait-il vrai, grand Dieu! qu'il n'y eût plus de remède à ce mal nouveau dans l'histoire des calamités humaines? qu'il ne restât plus de moyens aux sages mêmes et aux puissans, pour défendre les peuples contre cette entreprise audacieuse et inouïe de séduction ouverte et publique, de perversion et de démoralisation générale? En sommes-nous réellement au point que tout pouvoir doive fléchir, et toute loi demeurer muette devant le prétendu droit attribué aux méchans, de communiquer la contagion de leurs vices, et d'inoculer partout, comme de vive force, le venin de leur abominable et infernale sagesse? Mais, Seigneur, ce serait blasphémer votre providence que de le supposer, puisque vous n'avez établi des auto-



rités sur la terre que pour la répression du vice et la protection de la vertu; mais enfin, s'il pouvait en être ainsi, je dirais: Pleurons la ruine totale et irréparable des mœurs; pleurons le plus grand des malheurs et le renversement inévitable de toutes les choses humaines: car sans les mœurs, ni les lois, ni les pouvoirs, ni l'état même, ne sauraient long-temps subsister.

Ah! Seigneur, si vous avez encore pitié de ce royaume de saint Louis qui vous fut si cher; si, après avoir fait tant de miracles pour nous sauver, vous ne voulez pas nous laisser périr: détrompez-nous de la plus grave et de la plus fatale des erreurs; inspirez à ceux qui nous gouvernent de salutaires conseils; faites-leur sentir la nécessité indispensable de mettre un frein à une si dangereuse licence; qu'ils cherchent, et que, malgré les difficultés, ils trouvent les moyens efficaces de la réprimer. Tel est le vœu de tous les sincères amis de l'ordre et de la vertu. Mais, ô Chrétiens, ne vous bornez pas à des vœux; que chacun descende dans sa conscience, et examine devant Dieu s'il est lui-même innocent des maux qu'il déplore: car la morale outragée adresse ses reproches non-seulement aux auteurs, vendeurs et distributeurs de ces pernicious ouvrages, mais encore aux acheteurs, lecteurs et détenteurs, à ces pères et mères de familles, à ces maîtres et maîtresses de maisons, dont les bibliothèques sont des arsenaux de poisons où leurs enfans et leurs serviteurs viennent en secret puiser la mort; à ces instituteurs et institutrices de la jeunesse qui n'arrachent pas des mains, qui n'écartent pas de la vue de leurs élèves ces objets d'une si ardente et si funeste curiosité; à tous ceux qui pouvant, qui devant, par état et par office, arrêter les ravages de ce torrent, en favorisent le cours, en n'y opposant aucun obstacle, et laissent ainsi tout emporter à ses eaux débordées. Souvenez-vous que, dans un si grand scandale public et un si grand péril des mœurs, ne pas lutter contre le mal,

c'est en devenir complice; ne pas repousser loin de soi la contagion, c'est en être atteint; ne pas interdire l'entrée de sa maison à ces livres, pleins de la fange impure des passions les plus honteuses, c'est se souiller de leur corruption et la répandre; en un mot, que, dans cette guerre à mort que tous les vices soutenus de toutes les erreurs font à la vertu, ne pas prendre hautement le parti de la vertu, c'est embrasser la cause du vice: *Qui non est mecum, contra me est* (1).

## SECOND POINT.

Voilà pour les mœurs. Mais vous du moins, ô religion sainte et divine, qui êtes le fondement des mœurs, comme les mœurs sont le soutien de l'ordre social et des empires, avez-vous été plus respectée par ces hardis corrupteurs des nations, qui, suivant l'expression d'un apôtre, ont enivré toute la terre du vin de leur prostitution et de leur fureur: *A vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes* (2). Ah! mes Frères, quelle nouvelle source de larmes nous ouvrirons ici! Hélas! qu'est devenue parmi nous la religion de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis? qu'avons-nous fait de cette portion sacrée et la plus précieuse de l'héritage de nos pères? O France, qui fus si long-temps fidèle à ton Dieu, qui te glorifias, pendant quatorze cents ans, du nom de France catholique, comment as-tu changé tout-à-coup? comment, ô nation très-chrétienne, as-tu démoli tes temples, brisé tes autels, égorgé tes prêtres et tes pontifes, remplacé tes solennités saintes par d'impures orgies, la piété par le blasphème, et presque rompu le pacte de ton antique alliance avec le Seigneur et avec son Christ? Qui a fait succéder tant de haine et d'emportement à tant de vénération et d'amour? Est-il besoin de le demander, mes Frères?

(1) Luc. xi. 23.

(2) Apoc. xiv, 8.